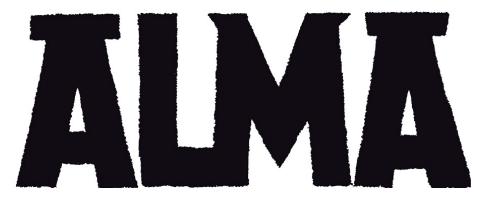


Timothée de Fombelle



La liberté

Illustré par François Place

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

www.gallimard-jeunesse.fr

© Gallimard Jeunesse, 2024

Alma quitte la vallée qui protégeait sa famille, dernier clan survivant du peuple oko dont les pouvoirs extraordinaires attirent les chasseurs d'esclaves. Elle doit retrouver son petit frère Lam qui s'est enfui avec Brouillard, le cheval.

Près de l'embouchure du fleuve Niger, Alma embarque clandestinement sur La Douce Amélie, navire chargé de captifs africains en partance pour les plantations de Saint-Domingue.

Pendant la traversée, elle est découverte par un jeune orphelin de treize ans, Joseph Mars, convaincu que quatre tonnes et demie d'or pur sont dissimulées à bord. Le trésor reste introuvable mais ils parviennent ensemble à s'échapper avec celui qu'on appelle le Géant à l'oreille coupée, dernier homme à avoir vu Lam avant qu'il ne quitte la côte africaine. Le capitaine du navire est blessé pendant leur évasion. Privé de sa jambe, Lazare Gardel ne pensera plus qu'à la vengeance.

Au même moment, à La Rochelle, la jeune Amélie Bassac vient de perdre son père, puissant armateur, et de découvrir que la fortune familiale a mystérieusement disparu. Avec Mme de Lô, sa gouvernante, Amélie part s'installer à Saint-Domingue où se trouve le seul bien qu'il lui reste : les Terres Rouges, une plantation de canne à sucre qui exploite cent cinquante esclaves. Elle a laissé derrière elle Jean Saint-Ange, comptable de la famille, fou d'amour pour elle. Amélie le déteste depuis toujours sans savoir qu'il est responsable de la disparition de son père et de son héritage. Mais Saint-Ange lui-même ignore que l'or est caché sous la coque de La Douce Amélie,dont l'épave est échouée sur un banc de sable au large de l'Angleterre. Ce secret n'est connu que de Peggy Brown, une jeune fille anglaise qui vit dans cette épave, et de Jacques Poussin, charpentier et ami de Joseph

Mars.

De l'autre côté de l'Atlantique, Alma a abandonné Joseph à sa quête du trésor. Elle reprend la piste de son petit frère, d'abord en Louisiane, puis à Versailles où elle croise Amélie Bassac venue emprunter de l'argent à un riche cousin de sa gouvernante, proche du roi. Amélie repart avec cette somme qui doit sauver les Terres Rouges, mais sans Mme de Lô choisie pour être l'institutrice des enfants royaux. Amélie a aussi dans ses bagages un jeune homme noir trouvé à Versailles. Ce garçon n'est autre que Soum, le frère aîné d'Alma, car toute la famille est maintenant dispersée loin de sa vallée.

Alma, elle, retrouve Joseph à Paris. Ensemble, ils suivent lentement le cours de la Seine jusqu'à la mer, puis filent vers l'Angleterre. Là, dans la campagne près de Liverpool, ils libèrent la petite Sirim qu'Alma avait rencontrée avant de quitter l'Afrique. Ils repartent tous les trois en direction de la France.

L'espoir renaît. Sirim dit qu'elle a été capturée en même temps que Lam. Elle a des indices précieux sur le petit frère disparu. Un chemin s'ouvre peut-être enfin devant Alma. « Il n'y a pas de plus grand chagrin que de porter une histoire non racontée à l'intérieur de soi. » Maya Angelou

PREMIÈRE PARTIE

I Une cachette

De très haut, depuis le ciel sans nuages, la ville ressemble d'abord à une poignée de verre brisé jetée dans l'herbe. Les toits de Paris luisent au soleil du matin. La campagne grasse et les forêts s'accrochent tout autour des faubourgs. Elles y rentrent par endroits à coups de jardin ou de verger. Et quand on descend en vol plané comme une escadrille de petits oiseaux, on voit plus précisément le désordre de ce tas de pierres, de planches, de terre cuite, traversé par le serpent de la Seine.

Il est sept heures du matin, le 12 juillet 1789. C'est un des premiers dimanches de l'été. En bas, la ville a l'air en embuscade. Rien ne bouge. Le fond des rues s'efface entre les immeubles. Seuls des cordons de fumée montent avec les odeurs de lessive ou de pain chaud.

On plonge alors soudain du ciel à la verticale, puis on glisse au ras des toitures en évitant les flèches sifflantes des hirondelles, les cheminées, les cordes à linge. Le soleil dans le dos, on s'enfonce dans le cœur le plus sale et le plus peuplé de Paris. On franchit des ruelles – rue des Singes, rue du Puits, rue de l'Homme-Armé – pour ralentir au coin des Blancs-Manteaux et voleter au-dessus d'une cour étroite. Là, si on parvient à se poser, on découvre au milieu des tuiles, devant soi, une petite fenêtre carrée ouverte vers le soleil levant. On regarde attentivement ce qui se passe à l'intérieur. On cesse de respirer.

La chambre ne ressemble pas au quartier qui l'entoure. C'est un nid posé sur le toit de la ville, une chambre paisible, propre et blanche malgré les griffures dans le plâtre des murs. Il n'y a rien d'autre qu'un lit, un tapis, une chaise couverte de vêtements, une bassine et un pot d'eau. Il y a aussi trois jeunes gens endormis : deux filles noires dans un petit lit contre la cloison sur la droite, un garçon blanc couché sur le plancher juste à côté.

Ils ont des draps très fins qui suffisent aux nuits de juillet. Le garçon par terre a roulé un sac de toile sous sa tête. Les filles sont dos à dos sur leur matelas. La plus jeune a le front et l'épaule qui touchent le mur à la recherche de la fraîcheur. Elle a dix ans. Ses jambes sont étalées pour marquer son territoire, comme font tous les enfants dans leur lit. L'autre fille, plus grande, tient moins de place. Un pied échappé du drap baigne dans un rayon de soleil. Le reste du corps est tendu, posé sur le flanc, au bord du matelas. Son arc est debout près d'elle, avec des flèches dans un carquois. Elle a le sommeil concentré de celles qui ne désarment jamais, celles qui se tiennent prêtes.

D'ailleurs ses paupières viennent de battre et de s'ouvrir alors que rien ne bouge autour d'elle. Alma tourne le regard vers la fenêtre et touche de la main son arc. Elle a senti une présence se poser dehors. Mais il ne se passe rien de ce côté-là, à part la coulée de lumière horizontale, chaude comme le miel ou le beurre fondu, qui court sur le plancher jusqu'à son pied. La fenêtre est restée ouverte toute la nuit. Vers trois heures du matin, il y a eu quelques heures plus fraîches pendant lesquelles la petite Sirim, dans son dos, essayait de lui voler tout le drap. Depuis quelques instants, la chaleur est de retour. C'est l'été. Sous les toits, les chambres seront brûlantes avant midi.

Toujours immobile, Alma observe maintenant le garçon allongé sur le sol. Joseph n'est pas dérangé par le plancher de chêne dur comme la pierre. Les yeux d'Alma sourient. Il n'est pas, comme elle, de l'espèce des veilleurs de nuit. C'est pour cela qu'il a proposé de leur laisser le lit. Il dort n'importe où, sur le ventre, comme s'il avait été assommé par un tronc d'arbre. Alma guette un mouvement de son corps, un souffle, une preuve de vie. Elle le faisait pour son petit frère Lam, il y a si longtemps, avant qu'il disparaisse, quand il dormait trop profondément à côté d'elle

pendant la sieste. Là-bas, couchée dans les herbes de leur vallée d'Isaya, elle pouvait se mettre à chanter très fort ou donner un grand coup de hanche pour le réveiller et le voir enfin gémir et se tortiller, vivant!

Avec Joseph, elle n'oserait même pas approcher la main.

Elle écoute. Impossible d'entendre la respiration du garçon. Car derrière le calme de ce nid, derrière la finesse des quatre murs, grondent les bruits de Paris.

Il est sept heures du matin. Ces bruits commencent juste à s'accorder, un peu étouffés par le ralenti du dimanche. Le fracas ne viendra que dans quelques heures mais on entend déjà des éclats de voix, l'appel du vendeur d'eau, et d'autres cris qui parlent d'herbes fraîches, de rubans pas chers, d'escargots. On reconnaît le craquement des roues de charrettes allant aux halles voisines, le galop des derniers cochers au retour du bal, leur hurlement :

- Gare! Gare!

D'autres cris répondent, mêlés à ceux des vaches, des chèvres, des moutons et vieux chevaux marchant gravement sur le pavé vers les abattoirs de la rue du Roi-de-Sicile.

L'oreille extraordinaire d'Alma découpe chaque son et le sépare des autres. Beaucoup plus près, il y a les pas des voisins dans leurs minuscules logis, un enfant qui pleure, l'ébranlement de l'immeuble quand on descend l'escalier, le désespoir de deux poules dans une cage accrochée sur un toit, une dispute, en bas, dans la longue file d'attente du boulanger des Blancs-Manteaux. Elle entend des chats, des tambours, une flûte qui passe au loin, quelques oiseaux de mer au-dessus de la ville. Enfin, il y a les cloches qui brouillent tout. Celles qui sonnent les heures, les demi-heures, les quarts d'heure, les messes, les enterrements, les baptêmes, les guerres, la paix, les mariages. Les cloches innombrables qui ne savent pas encore qu'elles seront bientôt fondues l'une après l'autre pour fabriquer des pièces de monnaie et des canons. Mais pour l'instant, ce dimanche, c'est triple ration de cloches : trente églises et couvents à moins d'un kilomètre de cette chambre, sans compter les hôpitaux, l'Hôtel de Ville et le

grelot des aveugles ou des aiguiseurs de couteaux.

Alma est sortie doucement de son drap usé, presque transparent. Elle reste assise sur le bord du lit, les pieds touchant juste le sol. Le don de son peuple oko se déploie en elle : la trace de la chasse. Dans ce bourdonnement, elle a distingué des voix qui parlent dans la cour. Tête baissée, elle écoute encore. Elle ne comprend pas les mots prononcés. Mais le voile posé sur ces mots, leur écho volontairement assourdi a suffi à la tirer du lit.

Maintenant les voix se sont tues. On a entendu la porte se refermer en bas, la vibration des vitres mal scellées.

Alma se retourne. Elle pose la main sur le bras de Sirim à côté d'elle. Pas de réaction. Elle serre un peu plus fort.

- Sirim...

La petite se retourne avec une plainte aiguë. On ne sait pas dans quel rêve lointain elle était un instant plus tôt.

Sirim se frotte le nez. Peut-être qu'elle dormait dans son palais de terre rouge, au bord du fleuve, la tête sur les genoux de sa mère, le visage enfoui dans la robe et les flocons blancs du jasmin.

- Viens, Sirim, souffle Alma.

Perdue, la petite a les yeux un peu collés.

- Fais exactement comme moi.

À leurs pieds, Joseph dort toujours. Il a disparu sous son drap.

On entend des grincements dans l'escalier, des pas qui montent, des froissements dans le couloir. Un poing s'écrase trois fois contre la porte.

Joseph ne réagit pas.

Nouveaux coups.

- Ouvrez!

Silence.

- Ouvrez ou je casse la porte.
- Ne cassez rien, supplie, par-derrière, une femme essoufflée. J'ai la clef!

Cliquetis de ferraille dans la serrure. Nouvelle poussée sur la porte.

– Le loquet intérieur doit être fermé.

Cette fois, un coup d'épaule fait trembler les murs, éjecte le

loquet de bois jusqu'à l'autre bout de la chambre et ouvre en grand.

Le drap blanc bouge enfin sur le tapis. On ne voit toujours pas Joseph. On dirait un ours qui se réveille sous la neige.

Sa tête émerge. Il se hisse sur les coudes. Deux hommes sont audessus de lui, un autre est resté à la porte et une petite femme fait bruyamment des tours dans la chambre en agitant ses clefs. Joseph vient de reconnaître la logeuse, toute maigre dans une robe grise beaucoup trop large, un bonnet de toile sur les cheveux. Elle fouille plusieurs fois sous le lit, soulève le matelas.

– Où sont-elles ?

La femme fait semblant de s'affairer, mais la pièce n'a ni armoire, ni recoin, ni cheminée où se cacher. Tout déborde maintenant de soleil.

– Où sont-elles ?

Joseph se pose la même question. Il s'est tourné vers le matelas vide. Même leur drap a disparu.

- Et qu'est-ce que tu fais sur le tapis ? demande un des hommes qui semble être le chef.
- Je ne sais pas, dit Joseph en bâillant. Je suis rentré tard. Je me suis couché. J'ai dû tomber du lit.
 - Et les filles?

Joseph se frotte les cheveux en riant, l'œil interrogateur. Il hausse les épaules.

- Quelles filles?

Alma a bien fait de ne l'avertir de rien. Aucun comédien ne jouerait aussi bien l'égarement. Si Joseph avait dû faire semblant de dormir, de se réveiller et de ne rien comprendre, il aurait été démasqué immédiatement. Mais il n'a pas besoin de jouer. Non, il ne comprend vraiment rien. Où sont-elles passées ?

Au-dessus de lui, le chef aboie vers la logeuse :

- Alors?

La pauvre femme regarde par la fenêtre. Elle se retourne, tout en sueur.

– Je vous jure, commissaire. Je les ai vues. Deux petites...

Elle remue ridiculement la main de bas en haut devant son

propre visage.

- Deux petites quoi ?
- ... Deux petites Noires.

Elle devait mimer leur couleur de peau.

– Dans cette maison on respecte la loi, continue-t-elle. Je loue mes chambres aux célibataires, aux couples mariés, aux dames de bonne réputation. Mais que ce voyou, sans m'avertir, introduise chez moi deux petites...

Elle refait le vague geste de la main.

Joseph la regarde. Cette femme sous son bonnet sait parfaitement que sa dénonciation devait les conduire dans un cachot du Châtelet pour très longtemps. La police de Paris est sans pitié. Elle est violente et corrompue, et aime tirer profit des situations irrégulières.

Pourtant, en arrivant avec Joseph la veille au soir, Alma et Sirim ne se sont pas cachées. La logeuse a promis la discrétion. Elle a fait payer un supplément de cinq livres par semaine pour qu'ils partagent la chambre à trois. Ils ont réglé le loyer à l'avance.

Elle pensait se débarrasser d'eux ce matin et relouer aussitôt à quelqu'un d'autre. Elle aurait encaissé un double loyer en plus de la prime offerte par la police. C'était une affaire juteuse, assez courante dans son commerce.

- Mes locataires sont tenus d'avoir une vie honnête, marmonnet-elle, une vie décente et...
- Puisque vous respectez si bien la loi, l'interrompt le commissaire, vous me réglerez onze livres pour le déplacement et la perquisition. Cette ville est une marmite prête à déborder. Si vous croyez que j'ai du temps à perdre à courir derrière des filles imaginaires.
 - Onze livres ? dit-elle en s'étranglant.

Le commissaire fait un geste vers les deux agents qui l'accompagnent.

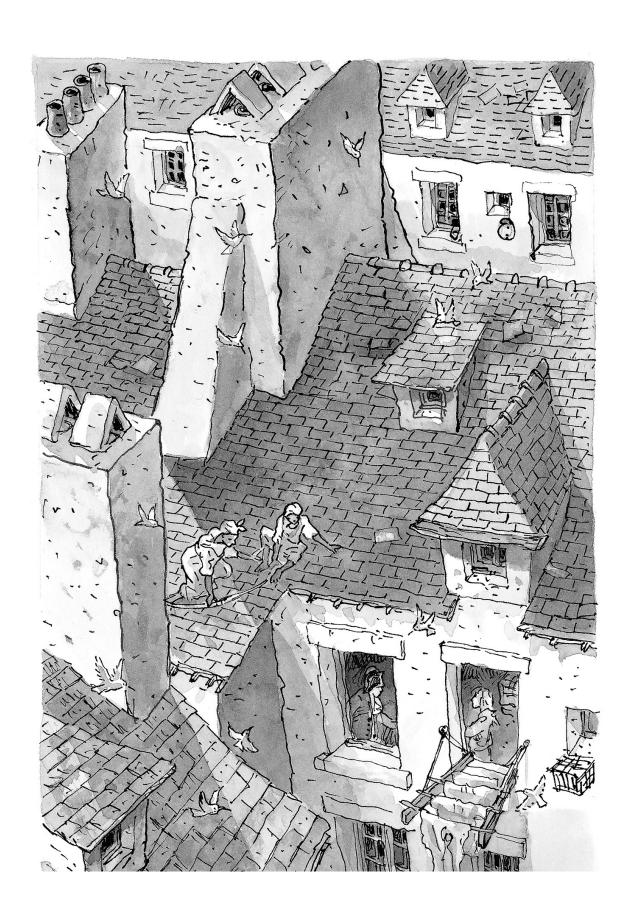
- Et pour chacun de mes hommes une livre de plus.
- Une autre? dit-elle.
- Une livre fois deux, plus onze font treize. Il y aura aussi cinq autres livres à donner directement au commissaire Faradon, rue

de la Verrerie, pour le procès-verbal.

- Mais le commissaire Faradon, c'est vous ?
- Oui. Treize plus cinq font...
- Dix-huit livres, mon Dieu, bredouille-t-elle, en écrasant ses deux mains sur son corsage.

C'est peut-être là qu'elle cache ses économies.

– Dix-huit!





Faradon s'approche. Il l'accompagne vers la porte et s'arrête audessus de Joseph en passant.

– Toi, petit, je vais te donner un conseil...

Le garçon lève les yeux vers lui, un peu inquiet.

– Descends le matelas sur le plancher. Tu tomberas de moins haut.

C'est tout. Le policier s'en va avec son équipage.

Joseph reste seul. Il finit par se lever, enveloppé dans son drap, une épaule nue. Il fait quelques pas comme un empereur romain, tente de repousser la porte qui ne ferme plus. Il jette un nouveau coup d'œil au lit vide. Lentement, il s'approche de la chaise. Il soulève la chemise et le pantalon posés sur le dossier et découvre en dessous d'autres vêtements que les siens. Elles doivent être tout près.

Un instant plus tard, entièrement habillé, son sac en bandoulière, il enjambe la fenêtre, marche le long de la gouttière, se retourne vers le toit.

Alma et Sirim sont accroupies en plein soleil. Elles attendent sous leur cape de drap blanc près de la souche d'une cheminée.

De très loin, Joseph leur jette les robes roulées en boule.

 Vous avez failli nous faire prendre en laissant traîner vos affaires!

Sirim écarquille les yeux, scandalisée.

- Jo!

Il rit, regarde Alma. L'arc est posé près d'elle. Il sait bien que c'est elle qui vient de les sauver tous les trois.

Elle a reçu le balluchon des robes qu'elle tient serré contre son ventre. Elle essaie de paraître aussi gaie mais ressent une nouvelle fois la lassitude qui la poursuit depuis longtemps : celle de ne plus jamais connaître la douceur d'une cachette.

Tous les vagabonds

Entourées de mouettes, les filles se sont habillées en équilibre sur le toit. Elles ont plié le drap avec soin, à quatre mains. Joseph leur tournait le dos, le visage vers le soleil.

Ils sont maintenant perchés ensemble contre un conduit de briques, les jambes dans le vide. Ils savent qu'ils ne dormiront plus dans cette chambre juste en dessous d'eux, où ils n'ont passé qu'une seule nuit. Sur la pente des tuiles, la dernière rosée est en train de disparaître. La poussière commence à monter dans l'air.

- Où sont leurs jardins ? dit soudain Sirim. Où mangent leurs bêtes ?
 - Quelles bêtes ?

Joseph regarde Sirim qui montre la ville à perte de vue autour d'elle et qui ajoute :

- Ils savent construire très haut mais ils construisent le désert.

Elle découvre qu'ici, on sème la pierre, la brique, comme chez elle les arachides ou le riz. Là-bas, dans son royaume de Boussa, on se bat contre le désert.

- Regarde! dit Sirim devant cette étendue de toits. Si j'ai faim, je ne peux même pas trouver un fruit dans un arbre.
 - Tu as faim?

Sirim hésite. Elle ne disait pas cela pour se plaindre. Alma la regarde en souriant. Joseph sort de son sac un morceau de pain. La croûte est dure, la mie se défait comme de la craie. Il le partage difficilement en trois. Plus tard, on découvrira que ce 12 juillet 1789, le pain n'a pas été aussi cher depuis un siècle. En prime, il

n'a jamais été aussi mauvais. Les boulangers mélangent la farine à de la sciure ou du plâtre pour faire des économies.

Sirim contemple la grande ville pour la première fois. Elle n'a connu que le royaume de ses parents, le pont du navire *The Brothers*, et enfin les prairies du capitaine Harrison, à Woolton, dans la campagne de Liverpool où elle a passé deux hivers si rudes.

– Ils plantent du désert, continue-t-elle avec sa voix de vieux sage, et pourtant ils ont la pluie, ils ont la terre noire...

Depuis qu'ils ont quitté Woolton quelques semaines plus tôt avec leurs trois chevaux, Alma, Sirim et Joseph ont vu partout la terre riche et collante et les collines dodues. Il leur a fallu trente jours pour rejoindre Paris. Ils ont traversé les blés, très verts en Angleterre, puis de plus en plus mûrs et dorés, début juillet, en atteignant la France. Ils ont été pris dans des orages délicieux. Et quand Joseph voulait les mettre à l'abri, Sirim et Alma préféraient continuer à galoper sous la pluie.

Malgré cette eau et ces terres généreuses, ils longeaient des fermes pauvres, des paysans miséreux et de longues colonnes de mendiants à pied. À chaque tournant de route, ils découvraient un monde inexplicable. Joseph mettait son cheval au pas pour observer le spectacle au bord des fossés. Il commençait à ouvrir les yeux sur ce qu'il ne voyait plus.

Un matin, par exemple, ils découvrent deux voitures rouge et or arrêtées le long d'un pont en pierre. Des femmes papillonnent un peu plus loin dans l'herbe. Un repas est improvisé sous les arbres par les domestiques. Les paniers remplis de vivres se répandent dans les coquelicots. Il fait beau. Les dames s'allongent, se décoiffent. Alma et Sirim les regardent de loin.

Et tout à coup, trois petites filles sortent d'un bois, les cheveux sales et raides, suivies de leur mère habillée des mêmes chiffons. Elles s'approchent un peu trop des dames qui poussent des cris en se cachant les yeux. On murmure, on a des palpitations, on s'attendrit, on ramasse les chapeaux dans l'herbe. Une des dames propose de faire claquer le fouet des cochers pour les repousser mais, charitablement, une autre leur jette les os qui restent dans

son assiette.

- Ouste, ouste!

Joseph a rebroussé chemin pour venir chercher Alma et Sirim sur le pont. Elles finissent par le suivre et se retournent longtemps, hantées par cette vision.

Un autre jour, dans un fond de vallée au nord de Paris, les trois voyageurs passent la nuit au bord de l'eau. Joseph a mis pied à terre. Il fait quelques pas dans l'herbe haute. Le sol est sec. Des roseaux délimitent un peu plus loin la terre détrempée, puis le début de l'étang.

Toujours sur son cheval, Sirim a les bras en croix, la tête jetée en arrière. Elle est heureuse de s'arrêter. Il est tard. L'heure des insectes est passée. Celle des crapauds s'ouvre en fanfare.

Ils s'étendent dans l'herbe. Il y a, tout autour, de la menthe sauvage, du lin bleu, des iris aux fleurs déjà fanées. On aperçoit, de l'autre côté de l'étang, une demeure en pierre blanche avec des tourelles. C'est un petit château récent au toit d'ardoise, peut-être la quatrième résidence d'une famille de la cour qui y passe quelques chasses en hiver et autant de nuits d'été. Ce soir-là, il y a du monde. Les fenêtres à carreaux sont éclairées. Elles se reflètent merveilleusement dans l'eau noire.

Les jeunes voyageurs avalent leur repas devant ce tableau.

Sirim se retourne souvent vers les chevaux attachés à des saules. Elle leur dit un mot doux, fait claquer sa langue, comme du temps des écuries de Woolton, ou bien dans le navire près de la chaleur de Brouillard : chaque fois que la bonté des chevaux lui a sauvé la vie.

Alma et Joseph parlent très peu. Depuis l'Angleterre, l'arrivée de Sirim a posé du silence entre eux : un silence épais, rempli de mystère. Quelque chose attend, tapi à l'intérieur. La gaieté de leur amie rend cette patience légère.

Une gourde d'eau passe de main en main. Les yeux sont tournés vers l'autre côté de l'étang où brillent quelques lanternes le long de la façade.

– écoutez, dit Sirim.

La musique lui rappelle le clavecin du capitaine Harrison... Ces

notes qu'elle écoutait depuis la paille des écuries. Plus tard, elle les avait entendues se briser puis se taire.

Les lumières disparaissent peu à peu. Le chant des crapauds monte. D'autres lucarnes s'allument sous les toits, là-haut, dans le couloir des domestiques. À onze heures trente, le château ressemble au damier d'un jeu d'échecs. L'équilibre entre les fenêtres éclairées et éteintes est parfait. On voit passer des ombres derrière les carreaux.

D'un seul coup, Sirim s'écroule dans l'herbe, endormie.

Les yeux d'Alma et Joseph se croisent et brillent, souriant du bruit de cette chute, le bruit d'une pomme qui tomberait d'un arbre.

Le temps passe. Alma est assise sur ses chevilles. Elle est presque invisible dans la nuit. La mélancolie du piano vient chatouiller leur silence. Pendant un instant, ils sentent battre plus fort tout ce qui est en eux.

Joseph ferme les yeux. Il va parler.

– Sirim a vu Lam, dit soudain Alma.

Joseph soupire sans un bruit. C'est trop tard. Elle sera toujours rattrapée par sa quête.

- Il a été vendu sur un bateau, en Louisiane, continue Alma. Sirim jure qu'elle a vu Lam de ses yeux sur le bateau *The Brothers*.
 - Je sais, Alma.
- Il y avait Brouillard avec lui. L'homme s'appelait Sullivan et la femme Bouton-Lachance.
- Tu es allée en Louisiane, Alma. Tu as déjà fouillé l'habitation Lachance.
- Mon frère est passé par là-bas. J'en suis sûre. Quand j'y étais, je l'ai senti aussi proche que toi maintenant.

Joseph se tait. Sont-ils si proches à cet instant?

– Là-bas, poursuit Alma, il restera son dernier pas. Je dois y retourner. Je n'aurai qu'à me tenir debout, bien haut. J'ouvrirai les yeux, je trouverai le pas suivant. Je n'ai jamais avancé autrement.

Pour Joseph, au contraire, le temps efface même les empreintes profondes. Il a perdu son ami Mouche depuis l'enfance. Il a aussi égaré tant de traces : Jacques Poussin, le pirate Luc de Lerne et puis le géant à l'oreille coupée... Comment Alma retrouverait-elle le pas d'un enfant, si même celui d'un géant disparaît à la première averse ?

- Jo, murmure Alma, je dois partir.
- Il faut de l'argent pour traverser l'océan. Je connais des gens à Paris qui nous donneront du travail.
 - Je dois partir dès maintenant.
- À la fin de l'été, tu auras gagné ce qu'il faut. Il y aura un vent plus fort en automne sur la mer. Tu n'auras perdu aucun temps.

Au loin, les derniers carrés blancs s'éteignent ensemble. Le château s'est endormi brutalement, comme Sirim quelques instants plus tôt.

Un nouveau silence s'installe. On perçoit un frémissement sur l'eau, par endroits, comme un battement d'aile autour de l'étang.

Les crapauds se sont tus. La nuit est complètement noire.

Alma se lève. Elle a son arc à l'épaule. Qui sait faire taire les crapauds à l'heure de dormir ?

Joseph n'a pas bougé.

- Alma?

Le silence est toujours une alarme. Les chevaux le savent aussi. Ils tapent du pied sous les saules. Alma a fait un bond jusqu'aux roseaux.

Cinq hommes se tiennent en silence dans la vase, de l'eau jusqu'à la poitrine. Ils portent des chapeaux à bord large et ont chacun dans les mains une perche de noisetier. Ils ne l'ont pas vue.

Joseph a surgi derrière elle.

Le genou à terre, Alma vise l'homme le plus proche avec son arc. Et peut-être un autre derrière lui si la flèche traverse le premier.

– Arrête, souffle Joseph.

L'œil d'Alma est collé à la corde, dans l'axe de la flèche. Si les hommes la surprennent cachée dans son bouquet de roseaux, ils seront foudroyés par cette vision avant qu'elle ait tiré sa flèche. À cinquante lieues tout autour, personne n'a jamais vu une fille comme Alma. Dans Paris, un habitant sur mille a la peau noire. On les croise tous les jours dans la bousculade des rues. Mais dès

qu'on s'éloigne de la ville, une fille noire n'existe que dans les histoires du soir ou sur les images vendues par les colporteurs. Un vieillard tend sa perche et se met à frapper la surface de l'eau.

Alma pointe son arme vers lui.





- Viens, chuchote Joseph.

Pour l'instant, on ne les a pas remarqués.

Le vieux dit quelques mots à un homme, près de lui. Les autres s'éloignent à travers l'étang en remuant la vase. La pointe de leurs perches fouette doucement l'eau.

Sirim a rejoint Alma et Joseph en rampant.

- Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'ils font ?
- Ils font taire les crapauds, dit Joseph.

Alma baisse enfin son arc.

Ces paysans ont travaillé toute la journée aux champs. Ils donneront dans un mois une grande partie de leur récolte à l'homme au sommeil trop léger qui doit dormir derrière sa fenêtre. Les fruits de leurs arbres, le bois des forêts, presque tout sera pour lui. Une multitude d'autres corvées lui seront dues pendant l'hiver. Et, la nuit, quand il y a du monde au château, on doit en plus protéger le sommeil du maître, et s'en aller battre les marécages pour faire taire les crapauds. Cette farce n'est pas le caprice d'un seigneur un soir de fatigue : c'est écrit dans le contrat des paysans de ses fermes depuis dix générations.

Alma est maintenant debout dans sa robe verte sur les toits de Paris avec Sirim et Joseph au-dessus de leur chambre abandonnée. Elle voudrait déjà avoir les poches pleines, courir vers la mer. Mais elle fait confiance à Joseph qui leur promet du travail avant de pouvoir repartir.

Devant elle, il ramasse sa besace et montre l'autre côté de la Seine.

– C'est par là.

Sirim sautille dans cette direction.

Ils s'en vont, passant de toit en toit, longeant les mansardes, les terrasses, regardant s'éveiller les gens par les lucarnes. En frôlant les intérieurs, ce dimanche-là, en découvrant les dormeurs qui s'étirent, les lits ouverts au soleil de juillet, qui pourrait deviner que l'histoire du pays basculera dans quelques heures ?

Alma et ses amis ne pensent qu'à éviter de glisser sur les tuiles. Rien d'autre. Ils ne voient pas la constellation de petits oiseaux qui les suit et ignorent où ils dormiront ce soir, comme tous les vagabonds.

L'auteur

Né en 1973 à Paris, timothée de fombelle passe une partie de son enfance au Maroc et en Côte d'Ivoire. Il fonde une troupe de théâtre dès le lycée, écrit et met en scène des pièces, et cet amour de la dramaturgie ne le quittera pas. Devenu professeur de lettres, il enseigne en France et au Viêtnam. En 2006, il signe son premier roman pour la jeunesse : *Tobie Lolness*. Traduite en trente langues, l'histoire de ce héros d'un millimètre et demi rencontre un succès retentissant auprès du public comme de la critique – il reçoit notamment les prix Sorcières, Tam-Tam, Saint-Exupéry en France, le Marsh Award en Angleterre et le prix Andersen en Italie.

Depuis, les romans jeunesse se succèdent, qui emportent les lecteurs de tous âges dans de grandes aventures, font la part belle à l'imaginaire, à l'émotion et à la poésie, et disent la toute-puissance de l'enfance. Il varie aussi les genres et multiplie les collaborations en créant des albums, un conte musical, une bande dessinée... qui composent une œuvre dont la richesse et la grâce le consacrent comme l'un des écrivains les plus marquants de sa génération.

Du même auteur

chez Gallimard Jeunesse

TOBIE LOLNESS (illustré par François Place)

- 1. La Vie suspendue
- 2. Les Yeux d'Elisha CÉLESTE, MA PLANÈTE

VANGO

- 1. Entre ciel et terre
- 2. Un prince sans royaume

VICTORIA RÊVE

LE LIVRE DE PERLE

LA BULLE (illustré par Éloïse Scherrer)

GEORGIA - Tous mes rêves chantent (illustré par Benjamin Chaud, avec Cécile de France, Alain Chamfort, Albin de la Simone, Emily Loizeau, Pauline Croze...)

CAPITAINE ROSALIE (illustré par Isabelle Arsenault)

LE JOUR OÙ JE SERAI GRANDE (avec Marie Liesse)

QUELQU'UN M'ATTEND DERRIÈRE LA NEIGE (illustré par Thomas Campi)

ESTHER ANDERSEN (illustré par Irène Bonacina)

101 façons de lire tout le temps (illustré par Benjamin Chaud)

ALMA (illustré par François Place)

- 1. Le vent se lève
- 2. L'Enchanteuse

chez Gallimard Bande dessinée

GRAMERCY PARK (dessiné par Christian Cailleaux)

chez Gallimard

NEVERLAND (Folio)

L'illustrateur

FRANÇOIS PLACE est né en 1957. Il a étudié à l'école Estienne à Paris avant de travailler comme illustrateur, d'abord pour la publicité puis pour l'édition jeunesse. Il est l'auteur-illustrateur de nombreux albums (Les Derniers Géants, L'Atlas des géographes d'Orbae, La Fille des batailles, Le Marquis de la Baleine...), qui lui ont valu de prestigieuses récompenses (Ragazzi Award de la foire internationale de Bologne, prix Sorcières, prix Baobab du salon de Montreuil...). En tant qu'illustrateur, il collabore avec des écrivains comme Michael Morpurgo (Cheval de guerre, Le Royaume de Kensuke, Le Don de Lorenzo), Erik L'Homme (Contes d'un royaume perdu), et bien sûr, Timothée de Fombelle dont il a déjà illustré le célèbre premier roman, Tobie Lolness. Avec chacun s'instaure une véritable complicité.

François Place est également l'auteur de romans (*La Douane volante, Angel l'Indien blanc, La Reine sous la neige*), d'un récit autobiographique (*La 2CV, la nuit*), ou encore de la série *Lou Pilouface*.

Découvrez ici un extrait de la version audio de ce livre, interprété par Gaël Kamilindi de la Comédie-Française.











Table

C						
1	∩`	711	70	rt	11'	re
U	U	uι		ı u	u.	L

Titre

Copyright

Alma.L'Enchanteuse

Exergue

PREMIÈRE PARTIE

I. Une cachette

2. Tous les vagabonds

L'auteur

L'illustrateur

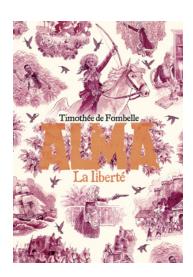
Découvrez ici un extrait de la version audio de ce livre, interprété par Gaël Kamilindi de la Comédie-Française.

Présentation

Achevé de numériser

Alma La Liberté

Timothée de Fombelle



Alors que Paris bouillonne dans la chaleur de juillet, Alma et Joseph sont happés par la tornade de la Révolution. Mais Alma doit regagner la Louisiane où son petit frère a été vendu, et Joseph ne lâche pas la trace de son trésor. D'une rive à l'autre de l'Atlantique, à Versailles, Londres ou New York, du soulèvement de la France à celui des esclaves de Saint-Domingue... le grand combat de la liberté avance.

Et le lien se resserre entre Alma et Joseph à mesure que les dangers se dressent autour d'eux.

Alma. La Liberté est le dernier volet d'une trilogie magistrale sur l'esclavage et la quête héroïque de ceux qu'on a perdus.

Cette édition électronique du livre

Alma. La Liberté

de Timothée de Fombelle

a été réalisée le 1^{er} mai 2024

par Melissa Luciani et Françoise Pham

pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage.

(ISBN: 978-2-07-520463-7 – Numéro d'édition: 619808).

Code produit : Q02365 – ISBN : 978-2-07-520467-5

Num'ero~d'edition: 619812

Loi nº 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.